



HAL
open science

Mythes médiévaux et Moyen Âge mythique en Bretagne XIVe-XXIe siècles

Yves Coativy

► To cite this version:

Yves Coativy. Mythes médiévaux et Moyen Âge mythique en Bretagne XIVe-XXIe siècles. Elsa Carillo-Blouin. Espaces, temps, pratiques et représentations. Formation de la culture - Formation des cultures, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, pp.99-116, 2017. hal-02530287

HAL Id: hal-02530287

<https://hal.univ-brest.fr/hal-02530287>

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mythes médiévaux et Moyen Âge mythique en Bretagne, XIV^e-XXI^e siècles

Yves COATIVY

Chaque époque engendre ses mythes et le Moyen Âge, comme l'époque contemporaine, n'échappe pas à la règle. Les principes en sont relativement simples : faute d'arguments pour étayer une démonstration, on invente une histoire plus ou moins crédible que l'on situe dans un passé invérifiable. C'est ce que fait le pouvoir médiéval en appuyant ses revendications souveraines sur l'origine fabuleuse du peuple, descendant du Troyen Brutus et de ses compagnons, mais aussi en inventant Conan Mériadec qui n'a pour lui que de régner cent ans avant Clovis ou de rappeler la mémoire d'Arthur, le roi par excellence. Il en va de même à l'époque contemporaine avec l'adaptation ou l'invention de l'histoire qui permet de développer « une certaine idée de la Bretagne » pour plagier la phrase bien connue de Charles de Gaulle. Nous allons reprendre ici quelques grands mythes pour essayer de comprendre pourquoi ils ont eu en leur temps autant de succès et les raisons qui ont amené à les développer¹.

1. On lira sur les mythes anciens Joseph RIO, « Entre Orient et Occident : le mythe des origines dans les textes bretons », *ABPO*, 115-2, 2008, p. 21-36. L'auteur reprend les grands mythes (Brutus, Conan Mériadec) et en décrit d'autres (origine orientale des Gaulois, celtomanie, « phénicomane », etc.). Magali COUMERT a traité globalement du mythe troyen dans : « La mémoire de Troie au haut Moyen Âge en Occident », dans *Les villes capitales en Occident*, XXXVI^e congrès de la SHMES (Istanbul, 1^{er}-6 juin 2005), Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 327-347. D'autres ont été étudiés comme celui des origines iraniennes des Bretons par le regretté André CHÉDEVILLE, « Des Bretons

Des ancêtres prestigieux

L'origine troyenne des Bretons

Au Moyen Âge, la culture savante impose un certain nombre de modèles dont des récits d'origine fortement inspirés pour certains de l'Antiquité romaine et de l'*Énéide*. Le texte de Virgile est le récit des épreuves du Troyen Énée, consacré ancêtre du peuple romain, fils d'Anchise et de la déesse Vénus, depuis la prise de Troie, jusqu'à son installation dans le Latium en Hespérie. Le poème, écrit entre 29 et 19 av. J.-C., contient à la mort de Virgile environ 10 000 vers et se divise en douze chants. Les chroniqueurs médiévaux s'en inspirent pour lui créer des compagnons, dans le cas qui nous intéresse Brutus.

Après la guerre de Troie, accompagné de son fils Ascagne, Énée débarque en Italie, et devient le maître du royaume des Romains. Ascagne devenu adulte, prend femme, mais celle-ci meurt en mettant au monde un garçon nommé Brutus. Alors qu'il n'est encore qu'un enfant, il tue accidentellement son père d'une flèche. Chassé d'Italie, Brutus se rend en Grèce où il rencontre des Troyens, descendants de Priam, réduits en esclavage par Pandrasus. Il devient alors leur chef et leur commande d'aller se réfugier dans la forêt. Une lettre est envoyée au roi Pandrasus, lui demandant de leur rendre la liberté. La requête est refusée, le roi décide de mater la révolte. À l'issue d'une ultime bataille, l'armée grecque est massacrée et le roi est fait prisonnier avec les survivants. En échange de la vie sauve, il est décidé que la fille du roi, Innogen, épousera Brutus. De l'argent est promis à ceux qui veulent quitter le pays ainsi qu'un tiers du royaume pour ceux qui veulent rester. Brutus et une partie des Troyens décident de partir. Après deux jours de navigation, ils abordent l'île de *Loegetia*, déserte mais giboyeuse, mais où se trouve un temple dédié à Diane. Brutus sacrifie à la déesse qui lui indique, dans un rêve, une île au-delà de la Gaule où lui et ses compagnons fonderont une nouvelle Troie. Ils reprennent la mer et après une longue navigation, ils abordent en Maurétanie, qu'ils dévastent entièrement. Remplis de provisions, les bateaux passent les colonnes d'Hercule. La suite de leur voyage les mène en

d'origine iranienne, mythe ou réalité ? », dans Jean-Christophe Cassard, Yves Coativy, Alain Gallicé et Dominique Le Page, *Le prince, l'argent, les hommes au Moyen Âge. Mélanges offerts à Jean Kerhervé*, Rennes, PUR, 2008, p. 39-48.

Aquitaine, puis dans l'estuaire de la Loire où ils écrasent l'armée du roi des Poitevins Goffarius Pictus. Les Troyens reprennent la mer, les bateaux chargés de trésors. Ils arrivent dans l'île que Diane a indiquée à leur chef : Albion. Riche, elle n'est peuplée que de géants qui sont rapidement exterminés². La terre est mise en culture, des maisons sont construites. Brutus donne son nom à l'île, dont les nouveaux habitants sont nommés « Bretons » et parlent la langue bretonne. Selon Geoffroy de Monmouth, la mort de Brutus est contemporaine du règne d'Eli, quand l'Arche d'alliance était aux mains des Philistins et Troie dirigée par les fils d'Hector³.

Ces récits ont été inventés au milieu du Moyen Âge par des clercs qui se réfèrent à des modèles culturels antiques qui sont alors le fondement de toute autorité intellectuelle. Cette construction mémorielle révèle ses enjeux politiques. Ce choix d'ancêtres trojano-romains permet à la Bretagne d'inscrire sa fondation et les débuts de son histoire dans le sillage du monde gréco-latin et d'en revendiquer une partie de l'héritage. La légende permet aussi au pouvoir de se légitimer, de marquer sa spécificité ethnique et sa volonté d'autonomie politique. Il s'agit aussi de se séparer nettement de ses voisins, en particulier les Francs descendants de Francus. Par ailleurs, le récit de Brutus insiste beaucoup sur les valeurs guerrières exaltées dans de nombreux récits de combat, très en vogue à partir de la guerre de Succession (1341-1364) et l'engagement massif des Bretons dans les armées du bas Moyen Âge.

Ces mythes sont diffusés dans les élites de l'époque des Montforts. Par exemple, le manuscrit de Pierre Le Baud, dédié aux Derval, est enrichi de magnifiques enluminures représentant les aventures du héros dont celle du massacre des géants⁴. Alain Bouchart affirme

2. Ces géants sont peut-être à rapprocher des cyclopes qui peuplaient l'île d'après Gurdisten, biographe de saint Guénolé ; cf. Stéphane LEBECQ (dir.), *Cartulaire de Saint-Guénolé de Landévennec*, Rennes, PUR, 2015, p. 112.

3. On lira les pages que Geoffroy de Monmouth consacre à Brutus, par exemple, dans l'édition de Laurence MATHÉ-MAILLÉ, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les belles lettres, 1992, p. 28-52. *L'Historia Brittonum* signale une autre tradition rattachant Brutus à la Genèse. Il serait descendu de « Hessitio, fils d'Alain, de la race de Japhet. [...] D'Hessitio [seraient] nés Francus, Romanus, Britto et Alamannus ». Ferdinand LOT, *Nennius et l'Historia Brittonum*, Paris, 1934, p. 160-162.

4. BnF, ms. fr. 8266, f° 21.

même que le « langage breton est le vrai et ancien langage de Troyes⁵ ». L'expression est reprise en 1532 lors de l'entrée à Rennes du duc François III : le duc et dauphin de France passe devant un tableau qui montre Brutus, « accoustré à la turcque d'une robe de toille d'argent semée d'hermines » avec, en lettres d'or, une inscription « en vray langage de Troye », c'est-à-dire en Breton⁶. On rappellera aussi qu'une partie des archives bretonnes étaient conservées à la fin du Moyen Âge dans l'armoire Turnus-Brutus⁷.

Le Croisic cristallise le mythe troyen à un niveau plus local. Un détail, rapporté par un « éloge » anonyme daté du XV^e siècle, propose une étymologie troyenne ainsi rédigée selon la traduction proposée par l'abbé Peyron : « Le Croisic, qui devrait se traduire en latin petite Troie et les habitants de ce port que nous appelons an Croisigec, c'est-à-dire petits Troyens⁸. » Un peu plus tard, le sermon prononcé à la mort d'Anne relate l'histoire de l'hermine trouvée à *Troisic*, à présent nommé en Bretagne, *Le Croisic*, cette étymologie troyenne est reprise par Bertrand d'Argentré⁹. Elle semble aussi être admise par l'échevinage. Les registres de baptêmes portent des mentions remarquables : *mercatores in Villa troiana*, le 3 décembre 1541 ; *mercatores ac cives Troiam oppedi*, le 7 octobre 1542 ; *cives et marcator troiano oppidi*, le 10 octobre 1542. Elles ne semblent pas devoir être reliées à l'œuvre d'Alain Bouchart, mais plutôt à un environnement culturel. En août 1518 pour l'entrée du roi François I^{er} et de la reine Claude à Nantes, un tableau vivant est présenté où figurent deux personnages troyens, Francus et Brutus,

5. Alain BOUCHART, *Grandes croniques de Bretagne*, texte établi par Marie-Louise AUGER et Gustave JEANNEAU, sous la direction de Bernard Guinée, 3 vol., Paris, Éd. du CNRS, 1986, 1998, livre premier, chapitre 2.

6. Cité par Georges MINOIS, *Anne de Bretagne*, Paris, Fayard, 1999, p. 479.

7. Le contenu de cette armoire est connu par un inventaire du XVI^e siècle, Arch. dép. Loire-Atlantique, B 12838, 1574-1580. Le thème est repris à un niveau moins élevé de la population.

8. René PEYRON, « Fragment d'un éloge de la Bretagne au XV^e siècle », *BSAF*, 15, 1888 : « *An Croisic qua dictione latine parva Troia significatur eius loci ; incolas, An Croisigec : id est trojanulos vocamus*. Voir aussi Alain GALLICÉ, *Guérande au Moyen Âge : Guérande, Le Croisic, le pays guérandais du milieu du XIV^e au milieu du XVI^e siècle*, Rennes, PUR, p. 274 et 276-277. Je remercie vivement Alain Gallicé qui m'a communiqué les informations concernant Le Croisic.

9. E. PORT, « *Urbs Trojana* », *Le sureteur breton*, X n° 55, juillet-août 1919, p. 1-6. Étymologie reprise par d'Argentré, Bertrand d'ARGENTRÉ, *L'histoire de Bretagne, des roys, ducs, comtes et princes d'icelle*, 1588, Livre 1, ch. 15.

dont le roi et la reine seraient les descendants. Ces mentions sont à mettre en rapport avec l'étymologie troyenne proposée pour le mot Croisic. Sont-elles le signe de la volonté du prêtre de manifester son érudition voire son patriotisme ? Le fait qu'elles ne concernent qu'un public ciblé d'*honesti viri* et de *mercatores* indique le bagage culturel de ceux-ci¹⁰.

Un roi précoce, Conan Mériadec

Le *Dictionnaire* Joanne nous donne au début du XX^e siècle des explications sur Conan Mériadec.

« C'est de Conan Mériadec que datent les invasions successives qui justifient le nom de Bretagne. Ce prince, qui jouissait en Grande-Bretagne d'un assez grand crédit, proposa, en 382 ou 383, à Maxime, gouverneur de l'île, de l'appuyer dans sa révolte contre l'empereur Gratien, et il lui fournit 10 000 hommes. Vainqueur et maître de plus de la moitié de l'empire d'Occident, Maxime accorda à son allié la souveraineté de la plus grande partie de l'Armorique, souveraineté que Conan sut faire reconnaître par Valentinien II et Théodose, et qu'il rendit complètement indépendante sous le faible Honorius. Dès lors affluèrent de la Grande-Bretagne et même de l'Irlande en Armorique, non seulement des soldats, des artisans, des cultivateurs, des familles entières, mais encore de saints personnages, évêques, ermites, missionnaires, qui vinrent y organiser l'administration ecclésiastique, y établir des monastères, y affirmer parmi les populations la foi chrétienne. Idunet de Châteaulin, Guénolé de Landévennec, Briec de Saint-Brieuc, Pol ou Paul Aurélien de Saint-Pol-de-Léon, Corentin de Quimper, Malo ou Maclou d'Aleth, Samson de Dol, Ronan de Locronan et Saint-Renan, Gunthiern de Quimperlé, Mélarie (vulgairement sainte Nonne de Dirinon), etc..., avaient ainsi quitté leur patrie pour le continent, où leurs enseignements et leurs exemples portèrent tant de fruits que l'Armorique devint, comme la Blanche Albion et la verte Erin, une terre de saints¹¹. »

10. ADLA, 1 Mi ec 32, (R 1) (B), f° 244 v°, Alain Le Mauguen et Alain Antoine ; f° 257, Yvon Tanguy et Guillaume Conan, Aubin Le Roy ; É. Port, « *Urbs...* », p. 1-6.

11. Adolphe JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies*, 7 vol., Paris, Hachette, 1890-1905, t. I, article Bretagne, p. 614.

Le texte se poursuit en évoquant le mélange légende/histoire puis on trouve une liste des successeurs de Conan Mériadec : « Salomon I^{er}, Audren, le populaire Grallon (434-445) sous lequel Is aurait été détruit et Quimper fondé¹² ». On le voit, les lecteurs ont dû avoir bien du mal à faire le tri du mythe et de la réalité.

Le *Dictionnaire* Joanne suit la leçon des chroniqueurs du bas Moyen Âge. Ce roi mythique du IV^e siècle est revendiqué par ces derniers comme le premier roi de Bretagne, un siècle avant Clovis, créateur de la seconde Bretagne, peuplée uniquement de Bretons. Complice de l'empereur Maxime dans sa conquête du continent, il aurait massacré tous les indigènes mâles de la péninsule, « qui étaient encore païens », avant de la repeupler de « sa race », c'est-à-dire en faisant venir de l'île des guerriers et de futures épouses pour ses soldats. Les Rohan adoptent le roi Conan Mériadec comme ancêtre, ce qui justifie leur statut de « princes étrangers » et leur prééminence quasi-royale¹³.

À défaut d'éléments solides, on s'appuie sur des interprétations postérieures ou on invente. Toussaint de Saint-Luc signale que lorsqu'Anne de Bretagne, venue en 1505 à Morlaix, a pu y voir un arbre généalogique « depuis Conan Mériadec¹⁴ ». Les arguments qu'il expose pour donner corps à sa démonstration sont dérisoires, comme le tombeau de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon¹⁵, un château en Plougoum, la légende de sainte Ursule et une monnaie ! :

« Le IV [4^e argument] est une médaille frappée à l'honneur de Conan, qui se trouve parmi les recherches & curiositez de feu Mon-

12. *Ibid.*

13. Certains travaillent dans ce sens pour les Rohan comme le Père Toussaint de SAINT-LUC, *L'histoire de Conan Mériadec*, Paris, C. Calleville, 1674, d'autres comme Saint-Simon réfutent cette origine. Sur les prétentions des Rohan, Guy ANTONETTI, « Les princes étrangers », dans Jean-Pierre Bardel, Dominique Dinet, Jean-Pierre Pousou et Marie-Catherine Vignal, *État et société en France aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mélanges offerts à Yves Durand*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, p. 33-62, p. 51. Sur les aspects politiques de cette affaire et ses répercussions en Bretagne, Jean MEYER, « Les difficultés de l'histoire bretonne au XVIII^e siècle », introduction de la réédition de Dom Hyacinthe Morice, *Mémoire pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, Paris, Éd. du Palais-Royal, 1974, t. I, p. III-XVI.

14. Toussaint de SAINT-LUC, *Recherches générales de la Bretagne Gauloise*, Paris, 1664, réimp. 1880, p. 129.

15. Il précise même p. 127 son épitaphe : « *Hic jacet Conanus Britonum rex* ».

sieur le baron du Vieuxchastel où l'on voit d'un costé la teste de ce roy, ceinte d'un laurier avec son inscription autour, *Conanus Britonum rex*, & dans le revers une ermine au naturel passante sur une motte ou rocher avec la devise que les naturalistes donnent à cet animal, *Malo mori quam foedari*. Cette médaille a été jugée par les plus habilles antiquaires avoir toutes les marques d'antiquité, car elle a l'œil, le métal, la bordure et le toucher de toutes les anciennes. »

Tout y est  compris l'hermine !

Arthur, libérateur des Bretons

Le troisième mythe que nous envisageons se forme à partir de la récupération tardive et assez discrète du roi des Bretons Arthur. La Bretagne ne se caractérise pas, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, par un recours très important à la mémoire de celui qui sortira, disait-on, un jour de son sommeil pour libérer les Bretons. Les traces en sont assez discrètes mais néanmoins bien réelles. Des princes des maisons Plantagenêt, Dreux et Montfort ayant régné en Bretagne portent ce prénom. L'intérêt de la famille ducale bretonne pour ce thème au XIII^e siècle se manifeste dans la rédaction de quelques ouvrages ayant pour fond le mythe arthurien. Une prophétie armoricaine de la fin du XII^e siècle fait référence à Arthur¹⁶ :

« Notre fort ancêtre, le roi Arthur, s'il vivait aujourd'hui, je serais en sécurité. Aucun rempart des Saxons ne lui résistait¹⁷. »

Les troubles qui affectent la Bretagne de la mort de Geoffroy II à l'arrivée au pouvoir de Pierre de Dreux (1213) expliquent sans doute en grande partie ce renouveau arthurien. Le mythe est relancé lors du conflit royaume/duché des années 1230 et, selon Léon Fleuriot, c'est ce contexte qui explique les passages anti-français de l'*Historia Britannorum versificata*. Son auteur écrit que les territoires de Bretagne :

16. Frédéric MORVAN a signé un article intitulé : « La matière arthurienne et la chevalerie bretonne de 1213 à 1381 », *Des chevaliers de la Table ronde à l'ordre de l'Hermine*, Vannes, Skol Vreizh, 2008, p. 53-74, mais curieusement, le mythe arthurien a disparu de l'exposé, à l'exception d'un développement sur les Montbourcher et le roman arthurien dans lequel, à cause de l'hypothétique propriété par les Montbourcher d'un manuscrit du XIII^e siècle, l'auteur part sur un développement peu convaincant voire fumeux.

17. Sur la Bretagne à la fin du XII^e siècle, *Des mégalithes aux cathédrales. La Bretagne des origines à 1341*, Morlaix, Skol Vreizh, 1995, p. 232-234.

« ne soient pas ouverts aux Français, que notre Bretagne a souvent battu. J'écris ces choses pour les Bretons seuls, pour qu'ils soupiraient au souvenir de la vieille patrie, du droit ancestral et de l'exil de leurs pères¹⁸. »

Au XII^e-XIII^e siècle, le nom d'Arthur est donné au moins à trois reprises à des ducs de Bretagne et ce n'est pas le fruit du hasard. On relève Arthur I^{er}, fils posthume de Geoffroy né en 1187 et assassiné par Jean sans Terre ; Arthur, né en 1220, fils de Pierre et d'Alix de Bretagne, accordé en 1223 avec Jeanne de Craon, mort prématurément ; Arthur II, fils de Jean II et de Béatrix d'Angleterre, né en 1262. Le prénom semble ensuite tomber en désuétude, certainement car la dynastie est suffisamment bien implantée pour ne plus en avoir besoin et que le temps des Plantagenêts, dont l'idéologie a eu largement recours au mythe arthurien, est passé. Peut-être aussi parce qu'Arthur passe au second plan dans le mythe lui-même, dépassé qu'il est par Lancelot, Gauvain, Perceval et les autres, modèles de chevalerie, alors que le fils d'Uther Pendragon tend à devenir « une figure amorphe et faible¹⁹ ». La période correspond néanmoins à un renouveau du mythe arthurien dans le duché, marqué en particulier par la rédaction dans l'entourage ducal, sans doute par un clerc de l'Hôtel, du *Livre des faits d'Arthur*, dédié à Arthur II ainsi que l'*Artus de Bretagne*²⁰.

Les Bretons de la fin du Moyen Âge le connaissent pourtant. Les récits arthuriens figurent, par exemple, dans les chroniques de l'Anonyme de Saint-Brieuc ou d'Alain Bouchart²¹. On repère même une tentative de localisation de la fontaine de Barenton en 1467. Dans les *Usemens de la forest de Brechilien*, à l'époque où cette seigneurie appartient à Guy XIV de Laval, on trouve :

« [...] Item auprès du dit breil, il y a un breil nommé le breil de

18. Léon FLEURIOT, « Histoire et légendes », dans Yves Le Gallo et Jean Balcou (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, 3 vol., Paris/Genève, Champion/Slaktine, 1987, p. 100-101.

19. Amaury CHAUOU, *Le roi Arthur*, Paris, Éd. du Seuil, 2009, p. 210-211.

20. Cf. *infra*, chapitre sur la révolution documentaire. Cette référence n'est-elle pas en trop, ou insuffisance ?

21. *Chronicon Briocense. Chronique de Saint-Brieuc. Texte critique et traduction*, éd. G. Le Duc et C. Streckx, Rennes, 1972, p. 61 sq. ; A. BOUCHART, *op. cit.*, t. I, p. 248 et ss.

Bellanton, et auprès d'yceluy, il y a une fontaine nommée la fontaine de Bellanton...[...] Item joignant la dite fontaine, il y a une grosse pierre qu'on nomme le perron de Bellanton, et toutes les fois que le seigneur de Montfort vient à ladite fontaine, et de l'eau d'icelle arrose et mouille le perron, quelque chaleur, temps sur de pluie, quelque part que le vent soit, soudain et en peu d'espace, plutôt que le dit seigneur n'aura pu recouvrer son chasteau de Comper, ains que soit la fin d'iceluy jour, plera en pays si abondamment que la terre et les biens estant en icelle en sont arrousées, et moult leur profite²². »

La tradition évoque effectivement la fontaine de Barenton comme étant miraculeuse. Les seigneurs de Montfort-Gaël s'y rendaient à plusieurs reprises afin de demander la pluie en versant quelques gouttes de l'eau de la fontaine sur un gros bloc de grès appelé aujourd'hui « le perron de Merlin ». La fontaine est repopularisée au XIX^e siècle et sa localisation est définitivement entérinée par Félix Bellamy²³. Le 6 novembre 1934, un arrêté classe le site parmi les « monuments naturels et les sites de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire et pittoresque ». Comme avec Conan Mériadec, les Rohan ont tenté une récupération du mythe arthurien au milieu du XVII^e siècle, afin de renforcer un peu plus leurs prétentions royales²⁴.

L'utilisation par le pouvoir ducal, et accessoirement par d'autres entités comme les Rohan, de ces trois grands mythes poursuit plusieurs finalités. Il s'agit, en premier lieu, d'assurer une ancienneté aux dynasties bretonnes en leur donnant des éléments d'antériorité par rapport aux autres pouvoirs, le roi de France en premier lieu. Il s'agit aussi d'appuyer leurs revendications souveraines en se réclamant de rois. Ils servent enfin à rehausser le prestige des hommes qui les utilisent, que ce soient les Plantagenêts, les Dreux, les Montforts ou encore les Rohan.

22. Aurélien de COURSON, *Le Cartulaire de Redon*, Paris, Impr. Impériale, 1863, « Prolégomènes », p. CCCLXXXVI.

23. Félix BELLAMY, *La forêt de Bréchéliant, la fontaine de Bérenton, quelques lieux d'alentour, les principaux personnages qui s'y rapportent*, 2 vol., Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1896.

24. André-Yves BOURGÈS, « Le dossier hagio-historiographique des Rohan (1479) : de Conan à Arthur et de saint Mériadec à saint Judaëel », 2009, en ligne sur tudchentil.org, consulté le 23 novembre 2015, www.tudchentil.org/spip.php?article650.

Des mythes modernes tout aussi fantaisistes

Nous venons de le voir, les hommes de pouvoir du Moyen Âge n'ont pas hésité à réécrire l'histoire pour appuyer leurs prétentions. Le phénomène ne prend pas fin avec la période moderne et même la Bretagne contemporaine a engendré ses propres mythes. Ils concernent comme il se doit des périodes anciennes, ce qui facilite l'intoxication. Nous n'en ferons pas une liste exhaustive mais nous relèverons quelques éléments avant de tenter une explication.

La grande forêt centrale

Arthur de La Borderie, pourtant traditionnellement très attaché à ses sources écrites, développe dans le tome I de sa monumentale *Histoire* le thème de la grande forêt centrale. « Il nous paraît possible d'arriver à mieux qu'une simple conjecture, d'atteindre même à une certitude²⁵ ». Il reprend ici un thème déjà ancien²⁶. Sa démonstration s'appuie sur le peuplement des côtes, la pauvreté des terres intérieures et la persistance des massifs forestiers contemporains, épaves de ce massif mythique. La Borderie reprend aussi des textes anciens, rappelle la forêt de Brocéliande et la fontaine de Barenton, cite chartes et trouvères et même le poète Brizeux. Dans quel but ? :

« Grâce aux bardes gallois, aux trouvères de France, au poète (Brizeux) dont on vient de lire les beaux vers, la renommée de la grande forêt armoricaine, répandue avec leurs poèmes dans toute l'Europe, est devenue universelle, immortelle²⁷. »

Nous vous épargnerons la liste des ouvrages anciens et récents dans lesquels ce mythe de la grande forêt centrale est repris pour ne renvoyer qu'à l'aventure d'Astérix le Gaulois dont les auteurs ont au moins le mérite de ne pas se prendre au sérieux. Les cartes de répartition des objets du Néolithique montrent clairement que le paysage de l'Armorique préhistorique et protohistorique ne devait pas être très

25. Arthur de LA BORDERIE, *Histoire de Bretagne*, 6 vol., Rennes, J. Plihon et L. Hommay, 1898-1914, réimp. Mayenne, J. Floch, 1972, t. I, p. 42-50.

26. T. de SAINT-LUC, *Recherches générales...*, *op. cit.*, p. 188 : « après ces landes, on voit une si grande multitude de bois que les anciens historiographes ont cru que la Bretagne n'étoit autrefois qu'une forest ».

27. A. de LA BORDERIE, *op. cit.*, t. I, p. 50.

différent de celui que nous connaissons et que cette forêt digne de l'Amazonie n'a existé que dans l'esprit de quelques auteurs. En atteste encore la carte de répartition des allées couvertes ou celle des souterrains armoricains de l'âge du Fer qui témoigne de la présence des hommes au beau milieu de la péninsule au III^e millénaire²⁸. Avec ce mythe, nous sommes sans doute ici face à une représentation des premiers Armoricains comme de bons sauvages, vivant au bord des côtes et craignant les esprits qui hantent la grande forêt centrale. L'arrivée des Bretons et des moines défricheurs ouvre ensuite une nouvelle époque de conquête et, sous-entendue, de « lumières ».

Des origines médiévales incertaines

Plusieurs mythes présentent en commun d'avoir des origines médiévales pour le moins incertaines ou dont la chronologie doit être précisée.

Un Tro Breiz très contemporain

La littérature et, désormais, les sites Internet consacrés au *Tro Breiz* commencent tous par rappeler l'origine médiévale voire celtique du pèlerinage²⁹. Bonne marque de validité, on attribue à Anne de Bre-

28. Pierre-Roland GIOT, Jean L'HELGOUACH, Jean-Laurent MONNIER, *Préhistoire de la Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1979, p. 293 ; Pierre-Roland GIOT, Jacques BRIARD, Louis PAPE, *Protobistoire de la Bretagne*, Rennes, Ouest-France 1979, p. 294 ; on pourrait multiplier les exemples.

29. Florian LE ROY, *Tro Breiz, le pèlerinage des sept saints de Bretagne*, Paris, Librairie celtique, 1950, p. 15, écrit sans mentionner de source : « 1199 : un afflux de Bretons sur le circuit du *Tro Breiz* » (au sujet de la querelle autour de la métropole de Dol). Ensuite, il confond mention des « Sept saints » et *Tro Breiz* et donne à nouveau des dates (1215, 1256, 1303) ; p. 15-16. On trouve sur le site officiel du *Tro Breiz*, texte copié le 24 décembre 2014 : « Au Moyen Âge, le tour de Bretagne ou Tro Breiz désignait le pèlerinage en l'honneur des Sept Saints Fondateurs de la Bretagne. Le pèlerin allait s'incliner sur les tombeaux des évêques fondateurs: Briec et Malo dans leur ville, Samson à Dol-de-Bretagne, Patern à Vannes, Corentin à Quimper, Pol Aurélien à Saint-Pol-de-Léon et Tugdual à Tréguier. Les anciens statuts du chapitre de la cathédrale de Rennes accordaient autant d'importance à ce pèlerinage qu'aux voyages de dévotion faits à Rome, Jérusalem ou Saint-Jacques de Compostelle. Le Tro-Breiz historique se faisait en un mois ou plus. Il n'est guère facile aujourd'hui d'accomplir d'une traite les 600 kilomètres du périple. » Page Wikipédia *Tro Breiz* consultée le 19 novembre 2015 : « Une des particularités remarquables de ce pèlerinage est d'être "circulaire", car la dernière étape de son pèlerinage ramènerait le pèlerin à son point de départ. Il est le seul au monde à suivre cette démarche, une circularité dans l'esprit celtique symbolise l'accomplissement et la plénitude. »

tagne un *Tro Breiz*. Ces évidences largement admises méritent d'être reprises.

Jean-Christophe Cassard dans un article déjà ancien a démonté le mythe en lui opposant cinq objections heuristiques³⁰ : l'imprécision des sources qui renvoient vers des pèlerinages ne font pas mention du *Tro Breiz* ; les dons aux sept saints ne justifient pas l'existence d'un pèlerinage ; l'absence de débats entre les évêques concernés ; l'absence d'infrastructures hospitalières, d'*ex-voto* et de souvenirs ; le vide documentaire (dont les chroniques). Il y ajoute aussi cinq objections d'ordre religieux : l'absence de point de départ ; l'absence de destination ; un pèlerinage « national » limité à la seule Bretagne ; une boucle alors que le chemin qui mène vers Dieu est conçu comme direct, selon une ligne droite ; une route sans sens que l'on peut faire d'est en ouest ou contraire d'ouest vers l'est, ce qui ne va pas avec les conceptions du temps.

On peut renforcer le dossier. L'imprécision des sources masque mal un vide documentaire sidéral : comment ce pèlerinage, qui aurait drainé des milliers de pèlerins, peut-il ne pas apparaître dans les actes médiévaux, ne serait-ce que pour des problèmes élémentaires de ravitaillement et de police ? Comment envisager une absence théorique de soixante jours, temps réglementaire pour faire les 109 lieues du pèlerinage, voire les dix mois d'absence estimée actuellement ? Comment nourrir et héberger les foules dans la durée à une époque qui peine à se nourrir ? Ces blocages pratiques peuvent être complétés par des difficultés théoriques. Comment imaginer que le duc de Bretagne est toléré que des milliers de gens³¹ se rassemblent pour se déplacer de concert ? Pour les autorités médiévales, c'est synonyme de révolte potentielle ou en cours. Il en va de même pour le pouvoir religieux qui ne peut voir que d'un très mauvais œil les foules de pèlerins non ou mal encadrées, assimilées à des hérétiques³². Qu'à titre individuel, certains aient fait

30. Jean-Christophe CASSARD, « Le Tro-Breiz médiéval, un mirage historiographique ? », dans Gaël Milin (dir.), *Hauts lieux du sacré en Bretagne*, Brest, CRBC, 1997, p. 93-119.

31. F. LE ROY, *op. cit.*, p. 16 parle de 30 000 pèlerins à Saint-Patern, en oubliant qu'il s'agit de gens qui viennent se recueillir à Vannes avant de rentrer chez eux, comme lors d'un pèlerinage classique.

32. On se permettra de rappeler qu'au XX^e siècle, lors de la relance du pèlerinage par M. Abjean, le préfet du Finistère et l'évêque de Quimper et de Léon ont commencé

le *Tro Breiz̃* est possible mais il faut être d'autant plus prudent que les mentions nettes du pèlerinage sont rares et ont donné lieu à des surinterprétations³³.

Comme les mythes s'influencent les uns les autres, on attribue à Anne de Bretagne un *Tro Breiz̃*. On trouve une carte du voyage de 1505 sur un site Internet consacré à la duchesse et reine et ce texte :

« Pour renforcer son pouvoir face au roi de France et pour retrouver ses chers Bretons, Anne décide de faire un Tro-Breizh (Tour de Bretagne). Ce terme veut désigner un pèlerinage en hommage aux sept Saints fondateurs de la Bretagne : Saint Samson, Saint Malo, Saint Briec, Saint Tugdual, Saint Pol (Paul) Aurélien, Saint Corentin et Saint Patern. Ce voyage commença en juin et se terminera inachevé en Septembre, à la demande de Louis XII, son mari³⁴. »

Cette interprétation, bien connue, mérite quelques éclaircissements. On notera tout d'abord que la duchesse ne passe ni à Saint-Malo, ni à Dol, ce qui enlève deux saints à la liste. De plus, on peut souligner qu'elle va prier à Locronan, au Folgoët (le but du voyage), à Saint-Jean-du-Doigt et à Tréguier mais pour y prier saint Yves autant que saint Tugdual. Ce *Tro Breiz̃* est donc à prendre avec beaucoup de précaution !

par refuser... Mis devant le fait accompli, ils se sont adaptés. Pour le Moyen Âge, on rappellera simplement les épisodes malheureux des deux croisades des Pastoureaux de 1251 et 1320 et du mouvement des Flagellants de 1348 qui se terminent de façon brutale voire dramatique.

33. D'après F. Le Roy, les mentions nettes sont rares. On n'en trouve guère que dans l'enquête de canonisation de saint Yves : une femme de Lanmeur ; Hamon Toulefflam ; saint Yves graisse les souliers d'un pauvre qui fait le pèlerinage (p. 16). Le passage de 30 000 pèlerins à Saint-Patern cité p. 16 n'est en aucun cas une preuve de l'existence (sans date au demeurant). Sans preuve, l'auteur affirme que les pèlerins étaient « groupés par paroisse sinon par doyennés ». 1492 : une mention du « viage des Sept-Saints » mais dans un document de 1650. P. 25 : il mentionne « une tradition qui donna à des millions d'hommes, en même temps que des raisons de vivre, l'espoir de durer ». La carte du *Tro Breiz̃* donnée en annexe est « établie avec exactitude par (symbole) à la manière de 1500 » ; faute de documents anciens, on en invente...

34. <http://thequeenanna.skyrock.com/3211122371-Le-Tro-Breizh-D-Anne-de-Bretagne-en-1505.html>, consulté le 23 novembre 2015.

Du Guesclin, le renégat

Le collecteur La Villemarqué ou encore C. Danio, pseudonyme de Jeanne Coroller (1892-1944), auteure nationaliste de l'entre-deux-guerres, et plusieurs autres décrivent Du Guesclin comme un traître³⁵. C'est oublier les milliers d'autres nobles bretons qui se sont engagés au service du roi de France pendant la guerre de Cent Ans et dont personne n'en conteste la légitimité³⁶. C'est aussi oublier que lors du retour de Jean IV en Bretagne en 1379, Bertrand du Guesclin joue un jeu compliqué. Envoyé en Bretagne pour empêcher le retour du duc, il le laisse passer puis rejoint le royaume, au risque d'une disgrâce qui ne tarde pas. En cette circonstance, il a certainement « écouté son cœur de Breton » pour reprendre une terminologie en vogue à l'époque de Danio. Cette vindicte explique certainement la haine tenace que lui vouent les autonomistes bretons après la Seconde Guerre mondiale. Sa statue, près de Broons, a été régulièrement dégradée avant d'être entièrement démontée et mise à l'abri à la mairie. Le parallèle s'impose immédiatement avec Arthur de Richemont, fils cadet de Jean IV, qui met son épée au service du roi pendant plus de trente ans avant de devenir duc sous le nom d'Arthur III (1457-1458) et n'est pas l'objet du même opprobre. Sa mémoire n'est pas plus flétrie que sa statue, place de la mairie à Vannes, n'est dégradée.

Anne de Bretagne, duchesse de toutes les audaces ?

Il nous reste à aborder une dernière figure chargée de mythes, la duchesse et reine Anne de Bretagne. Fille du duc François II (1458-1488), duchesse en 1488, reine de France en 1491 puis en 1499, elle meurt en 1514. Elle a donné naissance à plusieurs mythes contradictoires et son histoire est régulièrement réinterprétée par les uns ou les autres. Nous pouvons retenir ici deux aspects : l'approche misérabiliste

35. Théodore Hersart de LA VILLEMARQUÉ, *Le Barzaz Breiz*, Paris, 1846, *gwerz* : *Le cygne*, rubrique « Notes et éclaircissements » : « Il dut tout naturellement devenir odieux à ses compatriotes » ; C. DANIO, *Histoire de notre Bretagne*, 1922, Dinard, éditions « À l'enseigne de l'hermine », p. 90-91, « La mort du traître : Quelle que soit sa gloire, les Bretons ne doivent pas oublier à quel prix elle a été acquise ni pardonner à Du Guesclin sa conduite déloyale envers son pays ».

36. Olivier de Clisson, Tanguy du Chastel, Gilles de Rays, et bien d'autres.

de la « duchesse en sabots » et celui de la sainte passée par chaque village de Bretagne.

Le thème de la duchesse en sabots apparaît dans les milieux régionalistes des années 1880³⁷. La comptine enfantine bien connue semble être une adaptation de la chanson *En passant par la Lorraine avec mes sabots*. Cette image connaît un grand succès sous forme de livres³⁸, de cartes postales³⁹, de faïence de Quimper⁴⁰, d'une pièce de théâtre⁴¹ et de partitions. Les commentaires qui les accompagnent sont édifiants. La partition replace la chanson enfantine dans son contexte historique :

« Louis XI, dont le règne est un des plus féconds de notre histoire, réalise l'unité française. Il réunit à la couronne de France l'Artois, la Franche-Comté, l'Anjou, le Maine et la Bourgogne. À sa mort, la Bretagne seule restait encore indépendante. Sur le conseil d'Anne de Beaujeu, Charles VIII épousa Anne de Bretagne, la duchesse en sabots, qui apportait en dot cette province⁴². »

Les articles de presse qui rapportent la première de la pièce de théâtre rappellent que « le gouvernement français est animé d'un pres-

37. D'après Didier LE FUR, « C'était Anne de Bretagne, duchesse en sabots... », *L'Histoire*, n° 254, mai 2001, p. 64. La chanson apparaît pour la première fois en 1881 dans une revue enfantine, *La Poupée Modèle*. L'inventeur est Adolphe Orain qui la publie le 15 septembre 1886 dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*. Elle est reprise dans son ouvrage *Chansons de la Haute-Bretagne*, Rennes, 1902.

38. Job de ROINCE et Pierre ROUSSEAU, *La belle histoire de la duchesse en sabots Anne de Bretagne reine de France*, Paris, Éditions littéraires et artistiques, 1942 ; Tony LE MONTRÉER, *La duchesse en sabots : Anne de Bretagne et ses douze soupirants*, Thorigné, Éditions de l'Étoile du Bonheur, 1958 : récit sur les liens entre le pays de Saint-Aubin-du-Cormier et Anne de Bretagne et sur le mariage d'Anne de Bretagne. Rien de folklorique à l'exception du titre et de la dernière phrase de la plaquette : « la vraie mine d'or de ce pays ne serait-ce pas le cœur de la duchesse en sabots pour qui on a versé tant de sang sur la lande fleurie de bruyère ? »

39. Pour Morlaix et Saint-Pol-de-Léon, entre autres.

40. Peinte dans la première moitié du XX^e siècle par Jacques Pohier à qui l'on doit une série d'assiettes à caractère régionaliste comme celle qui représente Du Guesclin ou encore celle fabriquée pour l'Union régionaliste Bretonne (<http://quimper-collectionneurs.over-blog.com/page/37>).

41. Pièce *La duchesse en sabots*, drame historique de Jean-Michel Renaud joué à Paris en 1942.

42. Jean FRAGEROLLE et Pierre d'ANJOU, *Histoire de France en chansons. 12 partitions de chansons traditionnelles retraçant l'histoire de France*, illustrations de Jacques Touchet.

sant souci : réorganiser le régionalisme ». Même si Jean-Michel Renaitour se défend d'avoir voulu présenter « l'inquiétude psychologique de la jeune femme choisie pour elle-même et non pour sa dot », l'auteur de l'article rappelle qu'il

« y a maintenant quatre siècles d'assimilation [et plus qu'une] infime minorité de séparatistes. [...] On nous dit que l'auteur, en écrivant la Duchesse en sabots a été inspiré par le noble souci de servir la cause du régionalisme, dont le gouvernement du Maréchal prépare la résurrection. Ainsi dans le chemin montant, sablonneux, malaisé, de la Révolution nationale, M. Jean-Michel Renaitour prétend animer par son bourdonnement ceux qui tirent durement le coche de l'État⁴³ ».

On le voit, le thème de la duchesse en sabots sert « une certaine idée de la France » dont on ne peut pas dire que c'est celle de Charles de Gaulle.

On rappellera enfin qu'on ne prête qu'aux riches et les traditions populaires aussi bien que folkloriques prêtent à la bonne duchesse le passage dans de nombreux endroits. On ne compte pas les maisons⁴⁴ dont la plupart sont clairement postérieures au Moyen Âge, les chemins⁴⁵, une promenade à Dinan et même une digue, au Mont-Saint-Michel. On peut y ajouter un pardon, comme à une sainte, à Montfort-l'Amaury, ce qui est pour le moins curieux, de 1899 à 1977⁴⁶. On notera que les conférenciers sont fréquemment confrontés à la question sur le lien entre la duchesse et la gratuité des voies expresses en Bretagne⁴⁷...

On l'a vu tout au long de ces lignes, les mythes servent le plus souvent à appuyer des doctrines politiques ou à donner une certaine idée de la Bretagne. Les ducs puisent dans un passé inventé pour justifier leur pouvoir et appuyer leurs prétentions à la souveraineté. À l'époque contemporaine, d'autres viennent les relayer. La grande forêt centrale sert de conservatoire à la pureté bretonne originelle et n'est

43. *Le Petit Parisien*, 20 octobre 1942.

44. Par exemple à Morlaix, Landerneau, Saint-Malo, Guingamp.

45. Comme à Montgermont (Ille-et-Vilaine), la voie romaine de Rennes à Nantes.

46. Survol de ce pardon sur <http://gazette-montfortois.fr/?p=67>.

47. C'est oublier un peu vite l'abolition des privilèges lors de la nuit du 4 août 1789 et le plan routier breton de l'après-guerre.

pas sans rappeler « le bon sauvage » cher au XVIII^e siècle. Celui de l'origine médiévale *Tro Breiz* appelle une vision chrétienne éternelle. Les années 1940, durant lesquelles le portrait de la duchesse en sabots connaît son plus grand succès, sont marquées par la volonté du pouvoir vichyste de sauver ce qui peut l'être alors que les nationalistes bretons tentent de séparer la région de la France. Ils visent tous à broser le tableau d'une Bretagne pure dans sa barbarie, chrétienne et pour le dernier bien attachée à la France. Le rôle de l'historien est de les décrire et de les expliquer même si cela peut heurter les consciences. Leur contextualisation forme en elle-même un objet d'histoire.

